

Surtout ne retourne pas

Maïssa Bey (extrait)



MAÏSAA BEY : née en 1950, Maïssa Bey est auteure d'une œuvre importante. Elle a obtenu le Prix de la Société des Gens de Lettres pour son livre Nouvelles d'Algérie (Ed. Grasset, 1999). Elle vit à Sidi Bel Abbés.

Aux éditions Barzakh ont paru en 2002 un récit auto- biographique, Entendez-vous dans les montagnes..., (dans lequel elle relate les circonstances de la mort en 1957, sous la torture, de son père), et en 2004, un recueil de nouvelles intitulé Sous le jasmin la nuit.

Je marche clans les rites de la ville.

J'avance, précédée ou suivie, je ne sais pas. je ne sais pas, mais quelle importance, suivie ou précédée d'un épais nuage de poussière et de cendres intimement mêlées.

Je traverse des rites, des .rues, des boulevards, des impasses, des allées, des venelles qui sont à présent chemins de pierres et de terre.

Et le présent, démesurément dilaté, se fait stridence, espace nu où s'abolit le temps.

Arbres en sentinelles dressées et pourtant inutiles. J'avance et Je m'enfonce dans la ville défaite, décomposée, désagrégée, disloquée.

J'avance et tout ce qui s'offre à moi entaille profondément mon souffle et mon regard, pénètre dans ma chair.

Une souffrance aiguë, plus aiguë, plus farouche qu'un hurlement de femme, semble jaillir de la terre même. Elle déborde des berges de chaque plaie, elle se déverse, creuse son lit, se perd parmi les ruines, s'enfonce, réapparaît, à nouveau virulente, comme avivée d'avoir atteint le cœur même de sa substance, puis s'élève vers un ciel étrangement bistre, presque jaunâtre, avant de se dissoudre dans les images.

J'avance dans les rues de la ville.

Je regarde autour de moi. Paupières douloureuses à force de vouloir garder les yeux ouverts. Grands ouverts.

Je marche.

L'odeur est là, d'abord à peine perceptible, comme un halo vapoureux. Une odeur exsudée de cet immense cloaque à ciel ouvert, aux entrailles ouvertes. Me parviennent des émanations semblables à celles qui remontent lorsqu'on enfonce un bâton dans les eaux vertes et stagnantes d'un marais. Remugles venus des profondeurs souterraines. Avec le soir, l'odeur se déploie. Où que j'aïlle, l'odeur m'accompagne. Elle rampe au ras du sol. Elle s'insinue d'abord dans les plis de ma robe. Puis elle se glisse le long de mes jambes, remonte, reptation lente, sournoise. Elle envahit ma bouche, mes narines, se coule dans mes cheveux. Millimètre par millimètre, elle s'incruste. Elle laisse de longues traces d'ombre et de fumée sur mes mains. Sur ma peau, mon corps tout entier. Elle est en moi. Elle est à présent ma compagne. A mon tour je suis corrompue. Vivante pourtant.

Les gens s'écartent sur mon passage.

Je ne suis rien d'autre, je ne serai jamais plus celle que j'étais. Je ne serai rien d'autre que cette odeur-là, captée ce jour-là, une odeur âcre et offensante de poussière, de pourriture et de charogne.

Je marche longtemps. Un temps infiniment long, au-delà de toute dimension, au-delà de toute durée.

Le soir vient à ma rencontre.

Je m'assois. Surprise par la nuit, je sombre. La tête renversée, je cherche en vain des étoiles.

L'obscurité pénètre peu à peu en moi. L'eau de la nuit remonte lentement. Elle me submerge. Je me laisse couler.

Puis c'est le jour.

Voilà que renaît la clarté et que s'étend sur le monde une aube grise au goût de terre et de cendres.

Quoi? Le temps n'a donc pas été englouti par la terre? Je ne comprends pas. Comment se fait-il que la terre ne se soit pas arrêtée de tourner pour contempler son œuvre ?

Je n'aurais pas assez de toute une vie pour dire ce que j'ai vu. Ce que je vois.

Dire ou se taire à jamais.

Je m'arrête parfois. Lorsque plus rien ne retient mon regard. Je suis allée trop loin. Là, ce ne sont que broussailles. Ronces. Je rebrousse chemin. Garder les yeux ouverts.

Là-bas, des enfants jouent. Non, ils ne jouent pas. Ils se faufilent dans les crevasses. A la recherche sans doute de quelque objet précieux ou inutile, je ne sais pas, je ne sais pas, mais quelle importance? Légers et pleins d'entrain, ils s'interpellent et sautent par-dessus les montagnes de gravats.

Une femme est adossée, droite, rigide, comme soutenue par un pan de mur en ruines. (Ou peut-être essayant de le soutenir. Un mur tout blanc. Elle tient dans une main un sac noir et dans l'autre on baluchon rouge. Elle ne bouge pas quand je passe devant elle. Elle ne me regarde pas. Yeux vides. Absents.

Personne ne parle. Et pourtant ce n'est pas le silence.

Personne ne me parle.

Personne ne me regarde.

Là-bas, se détachant sur le ciel livide, une rangée de poteaux électriques bizarrement inclinés, tous dans le même sens, fils arrachés.

Au sommet d'un amas de décombres, deux jeunes gens, torse nu. Ils se penchent. Ils se relèvent. On dirait qu'ils prient. Ils écartent des pierres, des débris. Ils ramassent des bouts de bois, des morceaux de verre, des bouts de métal. Ils les rejettent derrière eux. Même geste. Même cadence. Ils se penchent. Ils se relèvent. Étrange prière. Plus bas, tout autour, des hommes les encouragent de la voix.

Plus loin, d'autres hommes debout. Alignées à leurs pieds, des formes allongées. Corps recouverts de linceuls blancs. Ou de couvertures vives en couleurs. Douces. Moelleuses. Qui en cet instant ne voudrait être bien au chaud sous une couverture?

Je marche.

Soleil.

Soif.

Incandescence.

Faim.

De temps à autre, la terre se dérobe sous mes pieds. Une secousse. Une autre. Puis une autre encore. Tout se fige.

Cette ligne bleue, si rassurante dans son absolue horizontalité, au bout, tout au bout, c'est peut-être la mer. Plus loin, c'est la mer. Les rochers immergés depuis des siècles affleurent maintenant à la surface, à quelques mètres seulement de la plage. Pas très loin.

Des centaines d'oiseaux ont trouvé refuge dans des abris précaires tout au long du rivage. Arbustes desséchés, amas de pierres incandescentes, arbres creux aux firmes humaines, comme foudroyés, gisant çà et là. On ne sent la présence vivante des oiseaux affolés que par le frottement imperceptible de leurs ailes sur le sable. Un crissement doux et régulier comme un écho de la rumeur lente, si lente aujourd'hui, des vagues sur la grève. De temps à autre, les craquements secs des pierres chauffées à blanc par le soleil immobile depuis de longues heures, au centre du ciel blanc. Clarté aveuglante, violente réverbération, pesanteur abattue sur toute chose et silence surtout, vibration interminable, insupportable, du silence.

Je m'arrête. Je ne peux pas aller plus loin. Je ne peux plus. Mon corps mes jambes refusent.

Tout proche, là, oui, là, le hurlement des sirènes. Mais pour qui sont ces serpents qui.

Les mouches s'acharnent. De plus en plus nombreuses. De plus en plus agressives. Des essaims de mouches obscurcissent les abords de la ville. Dérobent la lumière. Remplissent l'écran. Leur bourdonnement s'amplifie. Augmente. Augmente. Vrilles dans les oreilles. Des éclairs de lumière zèbrent l'horizon. Se rapprochent. M'effleurent. Me brûlent.

Soif.

Mal.

Je suis couchée dans la poussière. Affaissée, effondrée à mon tour. Minuscule, dérisoire, obstinée, j'essaie d'avancer. Je rampe. J'essaie. Genoux, coudes, mains qui griffent la poussière.

Horizon barré de poutres de fer et de blocs de béton aux arêtes tranchantes. Partout où se porte mon regard ce ne sont que plaies, béances.

Au milieu des gravats, des chiffons font des taches de couleur. Comme des taches de sang. Des lambeaux de tissu accrochés à des tiges rouillées et tordues claquent au vent. Une enseigne se balance. Mouvement lent, régulier. Accompagné d'un léger grincement. À droite. Puis à gauche. À droite. À gauche. Je voudrais tant pouvoir déchiffrer les mots. Je m'approche. Tout près. MATÉRIAUX DE CONSTRUCTION. je sais. Je sais encore lire.

Surgi du centre même de la terre, un fragment de lumière en fusion se détache. Il vient se ficher à l'intérieur de moi. Il me transperce. D'un bont à l'autre. Provenant des tréfonds de non être, une immense clameur fuse. Elle rebondir en échos, d'abord très proches, fracassants, puis, peu à peu, lointains, de plus en plus lointains, enrobés de silence. Elle revient à moi. M'enveloppe. M'aspire vers un trou sans fond. Un vide tout blanc. Tout noir. Je ne sais pas. Je ne sais pas.

Sans résistance aucune, je me laisse emporter dans un tourbillon de sable et de cendres.

Béance.

Incandescence.

Ténèbres.